

# DIGNITE DU TRAVAIL DANS L'ENSEIGNEMENT SOCIAL DE L'EGLISE ET SON IMPACT SUR LE CONTEXT CULTUREL AFRICAIN

*Par Bénézet Bujo, Fribourg/Suisse*

Le travail et le chômage sont ce qui préoccupe toutes les sociétés de notre temps. L'enseignement social de l'Eglise s'est toujours engagé à mettre au clair la valeur et la dignité aussi bien de tout travail que de tout travailleur. Un coup d'oeil rapide sur le contenu du *Compendium de la doctrine sociale de l'Eglise* suffirait pour s'en convaincre.<sup>1</sup> La valeur et la dignité du travail dont parlent les différents documents de l'Eglise sont accentuées plus ou moins différemment suivant le contexte culturel de chaque peuple. C'est ainsi que dans le contexte de mondialisation d'aujourd'hui il sera important de ne pas appliquer des théories uniformes en voulant ignorer les particularités qui pourraient constituer une contribution importante au bien universel. C'est dire qu'en parlant du travail il faudra se souvenir d'autres rationalités qui, à partir d'autres valeurs intellectuelles et spirituelles, voudraient parvenir à l'humanisation de la vie économique et sociale comme l'avait déjà judicieusement prévenu l'Encyclique *Mater et Magistra*.<sup>2</sup> C'est en ce sens que notre contribution se concentrera sur le problème du travail dans la tradition et la culture africaine pour en voir les retombées sur la vie contemporaine.

## I. Bref rappel de l'enseignement social de l'Eglise

Comme il s'agit de lieux communs nous ne nous attarderons pas à passer en revue les différentes considérations que les différents documents, à commencer par la première Encyclique sociale *Rerum novarum* jusque *Caritas in veritate*, n'ont cessé de rappeler. Une des Encycliques qui se sont totalement vouées au problème du travail est sans contredit « *Laborem exercens* » (1981). Dans cet important document, le Pape Jean Paul II met au centre la dignité du travail qu'il considère comme le noyau même de questions sociales. Le sujet ultime du travail c'est l'homme. Cela signifie pour le Pape qu'on doit mettre en avant le primat de la personne humaine sans le noyer dans le processus de production des biens matériels. Ce primat est indépendant du genre de travail que l'homme effectue, car lui seul est personne.<sup>3</sup> Cette prérogative lui vient de ce qu'il est avant tout image de Dieu<sup>4</sup> qui fait que

---

<sup>1</sup> Cf. Conseil Pontifical „Justice et Paix“, *Compendium de la doctrine sociale de l'Eglise*, Città del Vaticano 2005.

<sup>2</sup> Cf. *Mater et Magistra*, 175-177.

<sup>3</sup> Cf. *Laborem exercens*, 12/6.

<sup>4</sup> Cf. *ibid.* n° 6/2. *Compendium*, 270.

la fin même du travail doit être la personne humaine. Cela implique en même temps que l'homme se comporte réellement comme image de Dieu aussi bien dans le travail à effectuer qu'en matière de repos, puisque Dieu lui-même a voulu manifester son œuvre créatrice sous ces deux formes. Partant, la description de l'œuvre créatrice de Dieu dans le livre de la Genèse peut être vue comme « le premier évangile du travail ». <sup>5</sup> Bien que le Pape plus loin parle de la croix à ne pas bannir de la conception du travail, ce rappel ne voudrait pas verser dans le négatif ou minimiser la valeur des réalités terrestres et du travail dans la construction du Royaume de Dieu, mais il souligne plutôt une meilleure intégration du terrestre pour un salut holistique. <sup>6</sup> Comme le fait remarquer Marie-Dominique Chenu, le mandat reçu de Dieu dans le livre de la Genèse concerne aussi bien le technique que le cosmique. L'homme, quant à lui, fait usage de lois portées par la *creatio continua* et participe à l'œuvre créatrice de Dieu. <sup>7</sup> Et Chenu d'ajouter que les expressions anthropomorphiques qu'on rencontre dans la Genèse font que Dieu est comparé à un travailleur ardu qui connaît la fatigue et les succès ; ou encore il ressemble à une femme qui dans les douleurs voit approcher son heure. Ainsi, Dieu, après l'accomplissement de son œuvre, se repose car le repos est cet état de satisfaction qui constitue le couronnement de toute activité. <sup>8</sup> – C'est précisément ici le lieu propice pour découvrir le sens profond du troisième commandement du Décalogue concernant le repos sabbatique. Ce commandement veut donner au travail sa dignité effective ; il insiste aussi bien sur l'activité que sur le repos pour tous. C'est ainsi que le travail humain pourra être compris correctement. En effet, bien que l'imitation de l'œuvre créatrice de Dieu devrait être acceptée spontanément et avec joie, l'être humain a tendance à y voir quelque chose de pénible et d'incommode. Au lieu de s'adonner au travail, on préfère plutôt le loisir. Comme nous le montrent les exégètes, cette mentalité était clairement prédominante dans l'antiquité gréco-romaine et dans l'ancien Orient : le travail reposait sur les épaules des esclaves et des femmes, alors que le loisir était le privilège des hommes libres. C'est ici que le troisième commandement fait œuvre de révolution. <sup>9</sup> En effet, le repos sabbatique du Décalogue ne concerne pas seulement ceux d'en haut – les privilégiés –, mais le loisir est accordé à tous, même aux étrangers et aux animaux dont se sert l'homme libre : « Pendant six jours tu travailleras et tu feras tout ton ouvrage ; mais le septième jour est un sabbat pour Yahvé ton Dieu. Tu n'y feras aucun ouvrage, toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bœuf, ni ton âne ni aucune de tes bêtes, ni l'étranger qui est dans tes portes. Ainsi, comme

---

<sup>5</sup> Cf. Laborem exercens, 25/3.

<sup>6</sup> Voir ibid. 26-27.

<sup>7</sup> Se référer à M. D. Chenu, Art. Arbeit, in: Sacramentum Mundi I, 308.

<sup>8</sup> Ibid. 309.

<sup>9</sup> Voir N. Lohfink, Unsere großen Wörter. Das Alte Testament zu Themen dieser Jahre, Freiburg/Br. 1977, 190.

toi-même, ton serviteur et ta servante pourront se reposer. » (Dt 5, 13-14 ; Ex 20, 9-10). Pour que le caractère révolutionnaire du précepte soit sans ambiguïté, le texte biblique fait une énumération détaillée et le Deutéronome ajoute la quintessence même du message quand il insiste sur le fait que le serviteur et la servante ont le même droit au loisir que le maître, cet homme libre.<sup>10</sup> Par ailleurs l'image de Dieu elle aussi se voit changée par rapport au monde antique reflété par l'épopée d'Atrahasis et selon laquelle il y avait deux classes des dieux : ceux qui avaient droit au loisir (*Annunaki*) et ceux qui étaient soumis à la loi du travail (*Igigu*). Suite à la révolte de ces derniers en protestation contre un tel asservissement, l'homme fut créé pour libérer les dieux inférieurs de leur servitude. C'est désormais lui qui doit se soumettre à la corvée, de manière à permettre à tous les dieux, les supérieurs comme les inférieurs, de jouir du loisir.

Quand on compare cette description au texte biblique, il est clair que le Dieu d'Israël n'est pas un Dieu oisif, mais il est celui qui à la fois travaille et se repose. Ainsi l'homme qu'il crée à son image doit lui aussi, à l'instar de son Dieu, travailler et avoir droit au loisir.<sup>11</sup>

En conclusion on peut donc dire que l'enseignement social de l'Eglise prend au sérieux les instructions trouvées dans les deux Testaments. Non seulement l'Ancien Testament mais aussi le Nouveau Testament met clairement en évidence la haute valeur du travail qu'elle qu'en soit sa nature. C'est en ce sens que l'Encyclique *Laborem exercens* propose une spiritualité du travail qui prend pour modèle Jésus lui-même qui tenait en haute estime le travail manuel, fils du charpentier qu'il était (voir Mc 6, 2-3). Le Pape souligne que bien que Jésus n'ordonne pas explicitement de travailler, sa vie parle une langue dépourvue de toute ambiguïté : il appartient au monde du travail, le reconnaît et le respecte. Bien plus, on peut même dire qu'il aime le travail sous ses diverses formes.<sup>12</sup>

Se situant dans la même ligne, saint Paul insistera constamment sur la valeur du travail et il est fier d'avoir travaillé nuit et jour pour gagner son pain afin de n'être à charge à personne (2 Th 3, 8). Il donne comme règle aux Thessaloniens que « si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus » (2 Th 3, 10).

Sans vouloir tenter de rassembler tous les passages bibliques traitant de ce sujet, on peut dire qu'à la lumière de la Parole de Dieu la notion du travail et du loisir prennent une dimension nouvelle. Dans les deux cas, c'est l'homme en tant qu'image de Dieu qui est au centre, il est le sujet et la fin aussi bien du travail que du loisir. A cet égard, il n'est pas superflu d'ajouter que si on s'accorde à humaniser le travail et garantir le repos à tous, on peut par ailleurs se

---

<sup>10</sup> Pour un commentaire détaillé se référer à N. Lohfink. *Unsere großen Wörter*, 190s.

<sup>11</sup> Cf. *ibid.* 193.

<sup>12</sup> *Laborem exercens*, 26/1.

demander si le temps de loisir aujourd'hui correspond effectivement à la préoccupation initiale du précepte relatif au sabbat. Il n'est pas donné d'avance que le temps de loisir dont nous disposons aujourd'hui atteint sa fin qui est celle d'humaniser l'homme. Aujourd'hui il est peut-être permis de parler parfois même de la dictature du travail. On peut s'interroger de fait comment le temps libre dont nous jouissons devient réellement un temps de repos, de loisir et de fête dans le sens de la Genèse. Norbert Lohfink parle de l'angoisse qui s'établit chez beaucoup face au temps libre dont ils disposent, car on se voit guetter par l'ennui et parfois par la solitude. C'est peut-être cela qui incite certains à la recherche d'un nouveau genre de performance durant ce temps. En ce sens, la culture dite de «hobby» peut finalement cacher une certaine astuce à asservir de nouveau l'homme qui devrait justement se libérer du travail pour un temps. La culture de sport aussi avec ses hautes exigences de performance, ou même le sport suivi exagérément sur l'écran ou simplement le fait de rester figé devant la télévision ou l'ordinateur, pourrait réduire le temps de repos en celui de servitude par le fait de vouloir ignorer le sens primaire de la loi du sabbat, à savoir, la découverte de l'humain pour nous-mêmes et pour les autres. De fait, souvent les occupations que nous recherchons pour remplir le temps libre sont de nature à ne pas encourager les relations et la communication avec l'entourage.<sup>13</sup>

Cependant, si ce qu'on vient de développer et dont l'enseignement social de l'Eglise se fait le héraut nous livre des principes fondamentaux valables pour tous, on peut par ailleurs se poser la question de son accentuation dans d'autres aires culturelles. Dans ce qui suit nous voudrions nous pencher sur la conception africaine du travail et voir comment l'on peut parler de la valeur et de la dignité des activités humaines.

## II. Conception du travail en Afrique noire

L'Afrique sub-saharienne qui est sujette à beaucoup de maux socio-économiques et politiques se bat inlassablement pour la défense de la dignité humaine dans le continent. Les problèmes relatifs au travail et à la conception de biens matériels touchent à la survie même de peuples africains. La conception du travail lui-même semble avoir changé dans nos sociétés basées sur l'argent. Tout est en fonction de ce dernier et l'homme, sujet et fin de toute activité humaine, perd sa dignité. Le travail est considéré comme un mal nécessaire dont on peut se passer dans la mesure où les richesses peuvent être obtenues sans lui.

---

<sup>13</sup> Cf. N. Lohfink, *Unsere großen Wörter*, 195-197.

Cette nouvelle mentalité est en opposition avec l'idéal de la tradition africaine léguée par les ancêtres. Nous voudrions ainsi rappeler l'idéal africain concernant l'humanité (*ubuntu*) qui donnait le dynamisme à toutes les tranches de la vie. A partir de là il sera possible de remettre en questions certains travers observés dans la vie moderne.

### 1. Le fondement anthropologique du travail dans la tradition africaine

Il est devenu banal dans la théologie et l'éthique africaines de dire que ce qu'il y a de plus fondamental et autour duquel tout pivote est la vie. Cette vie n'est pas quelque chose de statique, mais elle est dynamique et il revient à chaque membre de contribuer à la maintenir et à la faire prospérer. Chaque membre de la communauté a le devoir de donner le *bumuntu* (*ubuntu*) à chacun. C'est par les autres qu'on devient une personne, un *muntu* authentique. Il s'agit d'un processus permanent qui embrasse la communauté dans sa tridimensionalité, à savoir les vivants, les morts et les non-encore-nés. Personne dans cette communauté n'a le droit de monopoliser pour soi la vie en tant que bien commun suprême, mais il doit la partager, l'encourager et l'augmenter par tout ce qu'il fait de bien. Selon la rationalité africaine, tout est relationnel et c'est par une relation interpersonnelle qu'on est humain et fait que les autres sont des *bantu* comme moi-même je suis un *muntu*. Pour le dire dans le vocabulaire occidental : ce n'est pas la logique cartésienne de *cogito ergo sum* qui sous-tend l'anthropologie africaine, mais c'est plutôt le *cognati sumus ergo sumus* : nous sommes parentés ou en relation et c'est pour cela que nous existons et pouvons nous appeler des *bantu*, des personnes humaines.

Comme déjà insinué, cette logique traverse toute la dimension tripartite des vivants, des morts et des non-encore-nés.<sup>14</sup> En effet, au niveau des vivants, il est facile de comprendre qu'un acte bon fait vivre toute la communauté qui en est fière, alors qu'une action mauvaise est un blamage et une honte pour tous, de sorte que c'est la vie de toute la communauté clanique des vivants qui en ressent le coup. Cela signifie qu'il y a la responsabilité communautaire et la vie ne s'enfante qu'en interaction. Cet enfantement n'est pas seulement d'en haut en bas (par ex. parents-enfants), mais aussi en sens inverse d'en bas en haut (par ex, enfants-parents). De fait un enfant lui aussi peut enfanter ses parents par le fait que ce qu'il réalise renforce les liens familiaux, rend heureux et épanouit les parents. Par ailleurs, l'enfantement/l'engendrement

---

<sup>14</sup> Pour plus de détails se référer à B. Bujo, Introduction à la théologie africaine, Academic Press, Fribourg 2008, 92-102 ; Voir aussi Id., Plea for Change of Models for Marriage, Paulines Publications Africa, Nairobi 2009, 19-37 ; Id., Beteiligungsgerechtigkeit im Kontext der afrikanischen Anthropologie und Ethik, in : Schweizerische Kirchenzeitung 178/25 (2010) 475-479.

biologique est insuffisant, car c'est à chaque instant que les géniteurs doivent pourvoir au bien-être de l'enfant.

Cette dialectique ne se limite pas à la communauté visible mais s'étend au-delà de la mort. Les trépassés ne sont pas morts, mais sont des morts-vivants suivant l'expression de John S. Mbiti.<sup>15</sup> Ainsi les relations de parenté et d'amitié continuent entre ceux du monde des ancêtres et les vivants terrestres. Cela explique la vénération des ancêtres ou les offrandes pour les morts, etc. On pense que la vie de ceux qui sont dans l'au-delà doit continuer à s'accroître et, vice-versa, de leur action bonne ou mauvaise dépend la qualité de notre vie. Ils ont part à la vie de la communauté terrestre et c'est pour cela qu'ils sont invoqués par exemple lors des cérémonies du mariage, à l'occasion de la palabre, de la moisson, de la guérison, etc. Poussant plus loin nos réflexions nous pouvons dire que finalement ce lien entre les vivants et les morts repose sur la conception eschatologique. Dans la rationalité africaine la vie de l'au-delà, même si l'on se place dans la perspective chrétienne, ne peut pas isoler les habitants de l'au-delà. L'union et la fidélité à la terre et aux survivants sont d'une importance capitale. Il n'est pas possible, selon cette conception, de se sentir heureux coupé de deux autres parties de la tridimensionalité. On ne peut pas être complètement heureux auprès de Dieu et parmi les autres trépassés si on sait que les autres membres de la communauté n'ont pas encore atteint la plénitude de la vie. C'est en ce sens que les membres de la communauté invisible n'ont pas seulement le droit de recevoir des bienfaits de la part des vivants, mais eux, à leur tour, doivent activement participer à procurer la force vitale à leurs descendants. Ils sont responsables de la fécondité des unions matrimoniales, de la fertilité des champs, de la réussite de chasse et de pêche. Bref, il leur revient de veiller sur la santé et la vie des descendants en général. Dans le cas contraire, ce sont eux-mêmes qui en ressentiront les conséquences, car ils n'auront plus d'avenir eux-mêmes et ne pourront plus grandir dans leur *ubuntu*. Bien plus, ce sera la fin de la communauté humaine, car celle-ci subsiste grâce à l'interaction tridimensionnelle.

Ce qui vient d'être décrit concernant la relation dialectique entre le monde visible et invisible revient à ce qui a été observé au sujet d'enfantement et d'engendrement mutuels. Les vivants et les morts continuent à s'enfanter et à s'engendrer mutuellement à la vie toujours nouvelle et toujours plus dense. Le tout peut être caractérisé comme la pratique d'une justice contributive (*iustitia contributiva*) dans le sens où l'a suggérée la Lettre Pastorale des Evêques d'Amérique

---

<sup>15</sup> J. S. Mbiti, *African Religions and Philosophy*, Gaborone/Johannesbourg <sup>2</sup>2010 (Eighteenth impression), 25s., 55, 58-64 et passim.

du nord intitulée : « *Economic for All* ». <sup>16</sup> Selon cette forme de justice (*iustitia contributiva*) et concrètement dans notre cas, la relation dialectique fait que ce qui est reçu d'une partie rend l'autre capable de garantir le bien commun et de faire croître la force vitale de tous. Il ne s'agit donc pas d'une participation passive en tant que receveur de bienfaits, mais en même temps ce qui est reçu écarte du chemin des obstacles possibles et pousse à la construction active de toute la communauté dans toutes ses dimensions. C'est précisément cela qui constitue la *justice contributive* qui est, selon ce qui a été expliqué, fondamentalement ancrée dans l'anthropologie africaine. <sup>17</sup>

Pourtant, cette *iustitia contributiva* n'est pas encore complète tant qu'on n'y associe pas le monde des *non-encore-nés*. De prime abord il convient de souligner que ces derniers ne sont pas constitués seulement d'enfants dans le sein de leur mère, prêts à voir le jour bientôt, mais dans la rationalité africaine les non-encore-nés existent dans un monde à part, avant d'être envoyés dans le sein maternel. <sup>18</sup> Du point de vue chrétien, ils sont réellement dans la pensée de Dieu et attendent de venir rejoindre les vivants de cette terre. <sup>19</sup> Ainsi, avant même de venir dans ce monde visible par l'intermédiaire du sein maternel, les non-encore-nés sont ceux qui ravivent l'espérance de toute la communauté des vivants et des morts. Ils donnent en effet l'espérance à ces deux catégories que la vie continue et que la communauté tridimensionnelle ne s'éteindra pas : et les vivants et les morts survivront dans leurs descendants. L'acte d'enfantement et d'engendrement qui favorisent la bienvenue aux non-encore-nés revivifie le passé, redynamise le présent et promet un avenir plein de vie. Concrètement cela signifie que les morts sont rassurés de leur survie dans la descendance, les vivants se sentent renforcés dans leur effort à défendre la plénitude de vie. En un mot tout souci de voir s'effondrer l'avenir de la communauté tridimensionnelle est écarté.

Ici aussi nous avons affaire à la *justice contributive*. Car, bien que les non-encore-nés ne soient pas encore matériellement dans la vie, ils contribuent à orienter l'agir concret des membres de la communauté visible et en même temps ils influent sur la vie des morts qui

---

<sup>16</sup> Voir National Conference of Catholic Bishops, *Economic Justice for All. Pastoral Letter on Catholic Social Teaching and the U.S. Economy*, Washington D.C. 1986, n° 71ss.

<sup>17</sup> Sur cette question voir B. Bujo, *Beteiligungsgerechtigkeit*, 475-477. On peut en plus consulter l'intéressante étude de A. Zocchi Fischer, *Beteiligungsgerechtigkeit als Struktur- und Verhaltensnorm. Rechte und Pflichten angesichts von Marginalisierung und Exklusion (Studien zur theologischen Ethik)*, Herder, Freiburg i.Ue/Freiburg i. Br. 2011.

<sup>18</sup> Voir à ce propos l'étude de E. J. Pénoukou, *Christologie au village*, in : F. Kabasele/J. Doré/R. Luneau (éd.), *Chemins de la christologie africaine*. Nouvelle édition, revue et complétée, Cerf, Paris 2001, 85ss. L'auteur se référant au mythe chez les Ewe-Mina du sud du Togo et en partie du sud du Bénin souligne comment le personnage spirituel *Bomenon* ou le résident de l'univers prénatal a reçu du créateur de toute chose (*Mawu*) la mission d'introduire des petits hommes dans le monde terrestre. Pénoukou précise que selon le mythe en question, ces petits hommes existent déjà dans leur univers prénatal et n'attendent que le moment d'être lâchés dans notre histoire en passant par le ventre de la femme (86).

<sup>19</sup> B. Bujo, *Introduction à la théologie africaine*, 97ss.

doivent aider les terrestres à vivre heureux et à avoir des descendants en bonne santé, sachant qu'à la longue la vie de l'au-delà elle-même dépend de la venue de nouveau-nés. En termes clairs, les non-encore-nés ne sont pas passifs, mais de par le fait d'activer l'espérance et des vivants et des morts en leur donnant le courage d'affronter la vie dans toutes sa bigarrure et ses vicissitudes, ils sont eux aussi en train d'enfanter et d'engendrer les membres de la grande famille du monde visible et ceux de l'au-delà. Ils ne sont donc pas seulement ceux qui jouiront de l'hospitalité dans la communauté des vivants et des morts, mais ils se montrent eux aussi déjà actifs en incitant à mieux organiser l'avenir. On peut donc conclure que les membres de la communauté tridimensionnelle vivent en relation étroite, s'enfantent mutuellement pour relier le passé (le sort des défunts), le présent (le sort des survivants) et l'avenir (le sort de ceux encore à venir).

Mais, dira-t-on, en tout cela quelle est la place du travail qui constitue le sujet de nos propos ? En parlant de la vie en interaction l'on a inévitablement touché le problème concernant le travail et sa dignité. S'il est vrai qu'en logique africaine l'on ne devient personne que par relations et que le renforcement de la vie incombe à chaque membre de la communauté, il devient clair qu'un des moyens pour accroître cette vie en interaction est bien le travail. Travailler dans la perspective de la tradition africaine signifie se donner mutuellement la vie, y compris aux ancêtres, et préparer l'avenir aux-non-encore-nés qui remplaceront les vivants d'aujourd'hui. Que l'Afrique traditionnelle tienne le travail hautement en estime est montré par plusieurs proverbes dont nous continuons à nous servir dans le langage courant. Ainsi par exemple au Burundi, pour souligner l'importance du travail, l'on dira : « Ton champs c'est ton roi ».<sup>20</sup> Selon cet enseignement personne ne peut jouir du bien-être véritable sans avoir fourni d'effort : « Nul ne pourra devenir riche sans avoir peiné »<sup>21</sup>, car « qui veut de la sauce transpire à grosses gouttes ».<sup>22</sup> Chez les Baganda de l'Ouganda la mendicité qui veut compter sur les autres est condamnée en ces termes : « L'eau mendiée n'étanche pas la soif ».<sup>23</sup> Celui qui est un mendiant perpétuel et néglige le travail reste dépendant et malheureux. C'est pourquoi, ajoutent les Baganda, « Ce que tu as semé toi-même vaut mieux que d'être obligé

---

<sup>20</sup> Orig. chez F. Rodegem, *Paroles de sagesse au Burundi*, Leuven 1983, p. 40, n° 463 : « *umurima n'umwami* ».

<sup>21</sup> Orig. *ibid.*, n° 466: „*Nta wotunga atagowe*“

<sup>22</sup> Orig. *ibid.*, p. 41, n° 483: „*Ushaka umufa abira urwuya*“.

<sup>23</sup> Voir l'orig. chez J.C. Katongole, *Ethos Transmission Through African-Bantu Proverbs. Proverbs as a Means for Transmitting Values and Beliefs Among Africans with the Example of Bantu-Baganda*, Thèse de doctorat (Manuscrit), Würzburg 1997, 307 et 399: “*Mazzi masabe: tegamala nnyonta*”. Cf. G. J. Wanjohi, *The Wisdom and Philosophy of the Gikuyu Proverbs. The Kihooto World-View*, Nairobi 1997, 157: “*Wi munyoota matahwo*” (tu n'es assoiffé que quand quelqu'un d'autre apporte de l'eau), ou bien, *ibid.*: “*Wee uri muria nime*” (Tu ne fais que manger le fruit du travail des autres). Le proverbe *mashi* a la même affirmation que celui des Baganda. Cf. Kagaragu-Ntabaza, *Emigani bali bantu. Proverbes et maximes des Bashi*, Bukavu <sup>4</sup>1984, p. 29, n° 242 : « *Amahunano garhatwa nyorha* » (L'eau demandée n'étanche pas la soif).



de dire : donne-moi un morceau du tien ». <sup>24</sup> La même idée est exprimée par les Barundi qui disent : « Le peu dont tu es riche vaut mieux que le peu reçu d'autrui ». <sup>25</sup> En soulignant l'importance du travail, celui-ci n'est pas apprécié suivant le genre d'activité qu'on exerce, car comme le disent les Barundi, « Nulle profession qui n'amène au profit », voulant signifier qu'il n'y a pas de sot métier. <sup>26</sup> Puisque le travail est revêtu d'une telle dignité, l'oisiveté et la paresse sont radicalement condamnées car elles ont des conséquences mortifères pour la communauté. Aussi les Baganda disent-ils : « Celui qui est paresseux tue la communauté ». <sup>27</sup> L'Africain traditionnel fustige impitoyablement l'oisiveté et se moque éperdument du paresseux, comme le montrent ces proverbes *gikuyu* : « Un paresseux accuse le manche qui lui sert d'instrument pour bêcher » <sup>28</sup> ou encore : « ils n'aiment pas construire la maison, mais bien jouir de la fête qui accompagne la construction ». <sup>29</sup>

Les proverbes qu'on vient d'énumérer soulignent surtout la responsabilité de l'individu à se rendre autonome par le travail. Cependant cela n'exclut nullement la dimension communautaire africaine comme le suggère d'ailleurs déjà le proverbe *ganda* qui voit dans le paresseux un assassin de la communauté. C'est dire que le travail individuel ne peut avoir comme finalité que la protection et l'accroissement de la vie de tous. L'abondance de la vie qui est le bien commun ne peut réussir que si tous les membres de la communautés sont en interaction constructive, c'est-à-dire, si chacun contribue au bien-être de chacun, car selon les *Gikuyu* qui, au fond, ne font que relater un dicton répandu en Afrique subsaharienne « un seul doigt ne tue pas un pou ». <sup>30</sup> Un proverbe amharique éthiopien le dit encore de façon plus expressive : « Quand les toiles d'araignées sont unies, elles peuvent ligoter (capturer) un éléphant ». Par ailleurs, les communautés africaines savent que parfois c'est grâce à la solidarité avec un plus fort qu'un moins robuste parvient au succès, comme le montre ce proverbe *rundi* : « La liane parvient au sommet de l'arbre en s'appuyant sur lui ». <sup>31</sup> Il n'y a cependant pas que les faibles qui ont besoin de cette solidarité avec les plus solides, mais aussi les grands supposés forts, car « pour se lever, les grands se servent des genoux du petit ».

<sup>24</sup> Cf. orig. ibi chez J. C. Katongole, Ethos Transmission, 303: „*Ke werimidde: kakira ,mbegeraako'*“.

<sup>25</sup> Voir l'orig. Chez F. Rodegem, Paroles de sagesse, p. 187, n° 2255 : « *Utwo wiha turuta utwo uhawe n'uwundi* ». Même message ibid., n° 2246: « *Utuzi wivomeye turaryoha* » (La petite quantité d'eau que tu as puisée toi-même est savoureuse).

<sup>26</sup> Orig. chez F. Rodegem, Paroles de sagesse, p. 40, no 469 : « *Nta mwuga udakiza* ».

<sup>27</sup> Orig. chez J. C. Katongole, Ethos Transmission, 248: „*Ekitta obusenze buba bunaanya*“.

<sup>28</sup> Orig. chez G. J. Wanjohi, The Wisdom and Philosophy of the Gikuyu Proverbs, 156: “*Kiguuta kiigwatagia muro*”.

<sup>29</sup> Orig. ibid., 157: „*Matiendaga mwako, mendaga murugurio*”.

<sup>30</sup> Cf. ibid., p. 239: „*Kiara kimwe gitiuragaga ndaa*“. Les Bashi renchérissent en soulignant que “c'est ensemble que les deux mains sont efficaces” (*Amaboko abiri gwo muzanganula*) : Kagaragu-Ntabaza, Emigani bali bantu, p. 29, n° 234.

<sup>31</sup> F. Rodegem, Paroles de sagesse, p. 178, n° 2133 : « *Ingurukizi iguruka yisunga igiti* ».

En d'autres mots, sans les petits il n'y a pas non plus de grands. On veut par là finalement dire qu'on a aussi besoin d'un plus petit que soi.<sup>32</sup> Ainsi, concernant les personnes âgées, un proverbe *lendu* enseigne que « devenu vieux, le chat sauvage rentre têter sa fille »<sup>33</sup>. Une telle solidarité veut qu'on reste uni même quand il y a des différends, puisque « les genoux se cognent, mais ils restent ensemble ».<sup>34</sup>

Puisque le but de la solidarité est le renforcement et la sauvegarde de la vie, une de ses caractéristiques fondamentales est le partage. C'est en ce sens que le proverbe suivant est utilisé chez les Gikuyu : « Qui mange seul meurt aussi seul »<sup>35</sup>. Et les Bahema de la République Démocratique du Congo d'ajouter : « C'est la nourriture partagée qui est savoureuse ».<sup>36</sup> L'enseignement de ces deux proverbes s'applique finalement aussi au partage du travail, car, comme le commente G. J. Wanjohi, ceux qui dans la tradition africaine travaillent ensemble ne font pas que faciliter la tâche matériellement, mais en oeuvrant en équipe, ils ont la possibilité d'échanger d'idées, la joie de coopérer, de parler, de chanter<sup>37</sup> et même de manger ou de boire en communauté. L'échange, la joie, la parole créent des relations interpersonnelles et humanisent le travail qui, par définition, est destiné à donner la vie à tous.

Cependant, nous devons nous poser la question de savoir dans quelle mesure cette noble conception de travail en tant que renforcement et partage de vie est encore valable dans l'Afrique sub-saharienne moderne.

## 2. Le travail et sa dignité en Afrique d'aujourd'hui

On sait que Mwalimu Julius K. Nyerere avait conçu son système de *Ujamaa* à partir de la compréhension de la famille africaine<sup>38</sup> qui, dans la tradition, voulait que personne ne meurt de faim, mais que tous travaillent au bien-être de tous. Cela signifie qu'on combattait avec

---

<sup>32</sup> Orig. et commentaire chez Kagaragu-Ntabaza, *Emigani bali bantu*, p. 29, n° 236 : « *Amadui g'omwofi lwo lwimukiro lw'abali* ».

<sup>33</sup> Orig. Kilendu : « *Ngo nyamô ra ngü ledha bandjü* ». Les Barundi parlent plutôt du lièvre : « *Urukwavu rurakura rukonka umwana* » (Quand le lièvre est devenu vieux il tète son petit) : F. Rodegem, *Paroles de sagesse*, p. 178, n° 2135.

<sup>34</sup> Kagaragu-Ntabaza, *Emigani bali bantu*, p. 29, n° 235 : « *Amadui gahukulana erhi na haguma gaha* ».

<sup>35</sup> Commentaire et orig. chez G. J. Wanjohi, *The Wisdom and the Philosophy of the Gikuyu*, p.144.

<sup>36</sup> Orig. Kilendu : « *Ddironga lenyo na nyo chüra o djuu* ».

<sup>37</sup> G. J. Wanjohi, *The Wisdom and the Philosophy of the Gikuyu*, 144: „Another advantage accruing to working together is the opportunity to talk, sing and exchange ideas as people worked. Not only did many hands make light labour [...] but the people got joy and satisfaction out of working together.”

<sup>38</sup> Cf. J. K. Nyerere, *Freedom and Unity*, Oxford University Press 1962; id., *Freedom and Socialism/Uhuru na Ujamaa*, Dar es Salaam/Oxford University Press 1967; id., *Ujamaa: Essays on Socialism*, Dar es Salaam/Oxford University Press 1968; id., *Freedom and Development/Uhuru na maendeleo*, Dar es Salaam/Oxford University Press 1973.

véhémence toute forme de paresse et d'oisiveté. Le travail était une question de survie de telle façon que par exemple un paresseux ou une paresseuse ne pouvait pas ou difficilement se marier. Celui qui ne travaillait pas était sujet à la raillerie de tous.

Avec l'avènement de l'argent et du travail payé la situation change. En fait on ne voit plus la dignité du travail comme telle, mais celle-ci se mesure selon la quantité d'argent qu'on gagne. La première préoccupation est donc, comment puis-je arriver à l'argent et aux richesses ? Cela implique en même temps la mentalité de déprécier le labeur humain et de croire que l'idéal c'est de jouir de la vie, même si l'on ne fait rien ou, pire encore, même au prix du détournement des deniers publics, car le confort est désormais dans l'argent. On en arrive ainsi à créer au moins deux classes à l'instar de l'épopée d'Atrahasis, à savoir qu'une personne bien née, noble, riche, ne travaille pas. Ce sont les petits, privés de promotions quelconques et encore avides d'en avoir, qui doivent « trimer ». De cette façon nous avons la classe de ceux d'en haut qui n'ont plus besoin de travail mais qui peuvent tout au plus commander les autres, et la classe de ceux d'en bas. Le travail est pour l'inférieur, le chef a droit au loisir et peut profiter de ce qui est produit par la classe d'en bas. En ce sens, nous nous voyons confrontés à une nouvelle forme implicite ou même explicite d'esclavage qui ne respecte ni le travail, ni le travailleur. Or, le sens du troisième commandement du Décalogue est précisément que toute personne a la même dignité que toi, elle est libre au même titre que toi, ne l'exploite pas par le travail de servitude.

Cela étant, il y a encore une autre attitude qui contredit et la tradition africaine et la conception chrétienne du travail. Il faut mentionner particulièrement la mentalité qui, par mépris, n'accepte pas certaines activités. Le travail n'est plus pour l'accroissement ou le partage de la vie selon l'héritage ancestral. Il n'est pas non plus perçu comme un moyen d'achever la création de Dieu et de contribuer ainsi à développer l'humanité à grandir dans la charité et la dignité d'image de Dieu. Puisque ce sont les richesses et le poste de commande qui comptent, il faut s'efforcer de trouver les moyens de les atteindre par de grands moyens suffisamment efficaces. On pense ainsi que les travaux agraires par exemple ne sont pas dignes de quelqu'un qui se respecte. La ruée exagérée vers les études universitaires, souvent, dans certains pays au moins, aux dépens des écoles professionnelles et pratiques semble relever de cette mentalité. En effet, on pense souvent naïvement que les études universitaires ouvrent la porte à des postes juteux qui ne nous obligent plus à faire partie de la classe d'en bas.<sup>39</sup>

---

<sup>39</sup> Pour plus de détails cf. B. Bujo, Les Dix Commandements pour quoi faire ? Actualité du problème en Afrique, Editions Saint Paul Afrique, Kinshasa <sup>2</sup>1985, 50-53.

Non seulement au niveau de formation intellectuelle et professionnelle, mais même à l'intérieur de la classe de ceux dits d'en bas, les travaux des champs et les travaux manuels en général sont souvent au plus bas niveau, car ils sont pénibles et peu rentables. Ainsi on verra dans certaines régions des gens de toutes catégories désertir les activités agraires pour s'adonner à creuser et à trafiquer de l'or, du diamant, du coltan, etc., puisque c'est cela qui, à l'heure actuelle, génère principalement et de manière palpable plus d'argent et de richesses. A ce propos, il faut en appeler aussi aux responsables des pays africains et aux puissances politiques et économiques étrangères qui provoquent, encouragent et entretiennent une telle situation mortifère pour l'Afrique. Au lieu de veiller par exemple à un salaire minimum décent et de créer des emplois pour donner la possibilité d'assurer sa vie et celle des siens, les responsables africains ne pensent souvent qu'à profiter de leur position pour s'enrichir eux-mêmes avec les membres de leur famille clanique. La politique étrangère, quant à elle, appuie la plupart du temps les natifs africains qui pillent et assujettissent brutalement leurs propres peuples, puisque finalement tout cela a des conséquences matérielles bénéfiques pour les pays étrangers eux-mêmes et leurs multinationales.

Enfin, en relation avec la conception postcoloniale du travail, soulignons l'abus de la tradition africaine dans la société moderne. Il s'agit plus précisément du *parasitisme* qui, au nom de l'hospitalité africaine, pousse certaines personnes à s'établir chez des membres de famille, des connaissances, des amis ou chez quelqu'un de la même région et croient avoir le droit de vivre dans l'oisiveté aux crochets de ceux qui les hébergent. C'est ignorer ou abuser de la vraie tradition africaine qui, comme nous l'avons souligné, ne cautionnait nullement l'oisiveté, la paresse et, partant, le parasitisme. Comme hôte on pouvait sans doute être dispensé du travail pendant un petit moment, mais au plus tard le troisième jour, on devait participer aux activités de la famille hôte pour l'aider dans des tâches diverses qu'elle avait à accomplir pour maintenir et accroître la vie de tous. C'est dans ce sens que Mwalimu Julius K. Nyerere avait relancé cette célèbre sagesse africaine : « *Mgeni siku mbili, siku ya tatu mpe jembe* », cela veut dire : « Traite ton visiteur comme hôte deux jours, mais le troisième jour donne-lui une houe ». Dans l'Afrique traditionnelle l'hôte savait de lui-même qu'il devait lui aussi participer « aux travaux de ménage, des champs et autres pour alléger le poids qui pesait sur l'épaule des parents, amis ou connaissances qui l'hébergeaient ».<sup>40</sup> Il savait pertinemment bien qu'il n'avait pas le droit de se soustraire à cette entraide destinée à donner la force vitale en interaction. Bref, l'hôte traditionnel africain n'attendait aucunement le troisième jour pour qu'on lui impose une houe, c'est plutôt lui qui prenait les devants, car il savait ce que la

---

<sup>40</sup> B. Bujo, Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien, in: id., Le Notre Père. Son impact sur la vie quotidienne. Méditation d'un théologien africain, Editions Paulines, Kinshasa 2001, 67.

communauté attendait de lui. La réalité exprimée par la parole de saint Paul aux Thessaloniens, à savoir, celui qui ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus (2 Th 3, 10), était de rigueur en Afrique bien avant l'arrivée du christianisme, et l'on sait combien nos aïeux étaient strictes en cette matière.

## CONCLUSION

Les réflexions qui précèdent se sont efforcées de montrer la place qu'occupe la dignité du travail et du travailleur dans l'enseignement social de l'Eglise basé sur la Parole révélée selon laquelle l'homme en tant que personne humaine a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. La conception fondamentale de la tradition africaine qui considère la vie comme quelque chose de sacré et d'inaliénable ne contredit pas les données de la Révélation. L'homme est un être qui devient personne par et dans un faisceau de relations auxquelles il participe activement. Il n'est pas seulement celui qui reçoit et attend tout des autres, mais lui-même est un agent participatif et contributif qui donne aux autres et partage avec eux la vie en tant que le bien commun. Cette participation et contribution qui aboutissent au don et au partage se font par le travail. Cela veut dire que celui-ci n'est pas un but en soi, mais est destiné à l'homme en tant que sujet. Par ailleurs, il est aussi participation à l'œuvre créatrice de Dieu. En d'autres mot : Par le travail l'homme image de Dieu contribue à parachever l'œuvre du Créateur. Dans l'esprit néotestamentaire on peut dire que par ses activités l'homme concourt à hâter l'avènement d'une terre nouvelle et de cieux nouveaux. Les fruits de son travail présentés comme offrandes à Dieu au cours de la célébration eucharistique deviennent le Corps et le Sang du Christ qui consacrent d'une manière unique et définitive les efforts de l'homme déployés avec amour et générosité. Désormais ce même homme peut être fier d'avoir lui aussi eu le privilège de partager sa vie avec Dieu en s'efforçant de rendre au Seigneur ce qu'il a reçu de lui, mais en même temps en se présentant devant lui avec les talents fructifiés. Dans l'eucharistie où sont transformés les fruits du labeur de l'homme en Corps et en Sang du Christ on peut oser dire que les peines et les efforts de l'homme « sont à jamais assumés par le Fils pour être présentés au Père. Ces peines et ces joies ont acquis dès maintenant un caractère immortel et précèdent l'homme dans le Royaume à venir ».<sup>41</sup> En plus, tout le cosmos, représenté par le pain, le vin et la goutte d'eau eucharistiques sont transformés de telle sorte qu'ils préfigurent ce monde nouveau où la création toute entière qui

---

<sup>41</sup> Id., Les Dix Commandements pour quoi faire ?, 126.

actuellement gémit en douleurs d'enfantement (Rm 8, 22), aura enfin atteint sa rédemption définitive.

S'il en est ainsi il est impérieux de développer une spiritualité et une catéchèse appropriées du travail pour l'Afrique moderne. Elles devront partir de l'enseignement social de l'Eglise mais s'enraciner profondément dans la tradition africaine dont la conception anthropologique contient beaucoup de potentiels pour redynamiser la dignité du travailleur et du travail dans la perspective même de la révélation divine. Cela voudrait dire que l'Eglise en Afrique devrait prendre au sérieux et concrétiser les recommandations de la Deuxième Assemblée Spéciale pour l'Afrique du Synode des Evêques (octobre 2009) qui dans ses *propositions 13 et 33* insiste sur l'enseignement et les études scientifiques approfondies de la Religion Traditionnelle et des cultures africaines sanctionnées par des diplômes dans les universités catholiques d'Afrique et les facultés des universités Pontificales à Rome.<sup>42</sup> En fait, pour que l'enseignement et la recherche dont il est question réussissent on ne devra pas attendre les Universités, mais il faudra penser à confronter les enfant avec le mode africain de pensée dès leur jeune âge, oui, même dès le berceau. Au plan des écoles primaires et secondaires on pourrait penser à des manuels d'enseignement qui seraient, à l'instar de catéchisme de base, destinés à initier les jeunes à la culture africaine. Ce n'est que dans la mesure où la culture africaine en ses potentiels humanisants sera réhabilitée et pleinement revalorisée qu'il sera aussi aisé de mettre en pratique l'enseignement social de l'Eglise avec ses visions évangéliques.

---

<sup>42</sup>Cf. Liste finale des propositions, in: Bureau de presse du Saint-Siège. Synodus Episcoporum. Bulletin 24.10.2009. [http://www.vatican.va/news\\_services/press/sinodo/documents/bollettino\\_23\\_ii\\_speciale-africa-2009/03\\_francese/b33\\_03.html#LISTE\\_FINALE\\_DES\\_PROPOSITIONS](http://www.vatican.va/news_services/press/sinodo/documents/bollettino_23_ii_speciale-africa-2009/03_francese/b33_03.html#LISTE_FINALE_DES_PROPOSITIONS).